

Le Legs Marivaux

Mis en scène par Cécile Garcia Fogel



INTERVIEW 10/02/2022

De Mathilde Auneveux

Le Legs de Marivaux met en scène deux jeunes gens promis l'un à l'autre, non pas par amour mais pour de l'argent. Nous avons eu la chance de discuter avec la comédienne Mathilde Auneveux, qui interprète une comtesse décomplexée et émancipée

dans la mise en scène de Cécile Garcia Fogel avec les élèves de l'Ecole du Nord.

Comment résumerai-tu le Legs ?

Je dirais que c'est « qui aura la thune ? ». Il y a quatre couples autour de l'argent. Qu'est-ce que fait naître l'argent chez les amoureux ? En fait, ce ne sont que des histoires de thune derrière des histoires d'amour.

Comment as-tu abordé le personnage de la comtesse ?

Pour la comtesse, je suis partie de ma propre personnalité. On s'est dit avec Cécile que mon personnage venait de la campagne, qu'elle pouvait être chasseuse et qu'elle mangeait les animaux qu'elle tuait. Nous souhaitions qu'elle soit à la fois enfantine, voire parfois capricieuse, tout en pouvant sombrer dans la mélancolie. Il ne faut pas oublier qu'elle est veuve. Nous avons aussi fait le choix que l'action se déroulait chez elle - alors que ce n'est pas précisé dans la pièce-. Tout ça combiné donnait cette espèce de nana au mauvais goût, maîtresse de maison, toujours une carabine sous le bras.

Le rythme est soutenu, rapide : de quelle manière l'avez-vous appréhendé ?

En Angleterre - là où j'ai fait mes études - on travaille beaucoup le rythme, mais aussi les accents. Cécile a aussi cet héritage d'acting, ce pour quoi elle ne nous a pas lâchés : dès que ça prend trop de temps, dès qu'on ne respire pas, Cécile nous arrête et nous dit « Respire ». Ainsi, on reprend conscience de notre voix et on retrouve le bon rythme.

Donc le texte en lui-même ne facilite pas ce travail ?

Non, il ne le facilite pas du tout. Il y a des phrases dont on ne comprenait pas le sens. C'était un embouteillage. Nous avons d'ailleurs à plusieurs reprises fait un travail de traduction.

Vous êtes une jeune équipe : dans quels enjeux te retrouves-tu en tant que jeune femme de 26 ans ?

Pour être tout à fait sincère, l'intrigue de ce spectacle ne me touche pas. Je trouve qu'elle a vieilli. Si on y trouve notre compte, c'est parce qu'on s'amuse. On joue comme des gamins de dix ans. Parfois on se prend des bides, ça fait mal. Mais quand ça marche comme ce soir, on décolle, on s'amuse, on est comme dans une cour de récréation et ça fait du bien.

Ce spectacle est pour vous l'aboutissement de vos années à l'École du Nord, une sorte de transition entre vos études et le monde du travail : dans quelle optique avez-vous préparé ce spectacle de fin de promo ?

Ca fait maintenant quatre mois - depuis septembre - que nous sommes sortis de l'école du Nord mais le travail sur Marivaux a commencé il y a trois ans maintenant.

En fait, notre spectacle de fin de promo, c'était *Henri VI* de Shakespeare. Le Legs était un projet en plus. C'est un peu étrange : on a l'impression d'être sortis des études, de commencer notre vie professionnelle, tout en retournant à l'école. On a toujours un pied dedans. En plus, Cécile, qui nous met en scène sur ce spectacle, a été notre professeure pendant trois ans.

« Je trouve que c'est le public le plus intimidant qui soit. Tu te sens constamment jugé, tu es comme tout nu. C'est presque bouleversant. »

Du coup vous avez monté ce spectacle en grande partie à distance ?

Deux tournées ont été annulées, c'est donc la première fois qu'on réussit à présenter notre travail. Mais on a eu la chance d'avoir accès à l'école pendant le deuxième confinement et même d'avoir deux représentations à Lille, avec un public restreint.

Comment appréhendes-tu un jeune public ? Est-ce plaisant d'offrir un texte de Marivaux à celui-ci ?

On a eu peur. On s'est dit qu'en dessous de l'université, les jeunes n'allaient rien comprendre, alors qu'en fait, ils sont à fond dans l'histoire. Je trouve que c'est le public le plus intimidant qui soit. Tu te sens constamment jugé, tu es comme tout nu. C'est presque bouleversant. Tu sens que tu n'as pas le droit à l'erreur.

Vous ne jouez pas toujours dans des théâtres, mais aussi dans des lycées : quelles ont été les difficultés de monter ce spectacle dans des lieux qui ne sont pas réservés à la représentation ?

On a la chance d'avoir un régisseur qui se déplace avec nous et qui s'occupe des lumières et de tout le reste. On a aussi un tapis de sol - un grand tapis de danse noir il fait 6M sur 4,80 mètres - qui donne un effet de scène. Il définit l'espace de jeu et cette zone-là peut exister partout. On peut alors très vite retrouver tous nos espaces de jeu. Bien sur les conditions ne sont pas les mêmes dans ce genre de tournées : les murs sont souvent verts pomme ou jaune ou blanc. Il s'agit souvent de gymnase. Les chaises sont en plastique. Ce ne sont pas des salles de théâtre, mais en même temps c'est intéressant de se déplacer car on se rend compte que le spectacle peut exister un peu partout. Et cette adaptabilité nous permet de pouvoir rencontrer d'autres sortes de publics, des spectateurs qui n'ont pas l'habitude d'aller au théâtre.

Le comique est un genre compliqué car bien que stimulant, il semble exiger une énergie constante : A t'il été difficile pour vous de maintenir celle-ci ?

Le rapport avec le public peut être très stimulant mais peut aussi faire peur. Notamment quand on joue une comédie, parce que la réaction du public est apparente : si on entend des rires, on

est encouragé et si ça ne vient pas on perd confiance. On a décidé de ne plus leur donner trop d'importance. Il faut parfois couper avec le public, sinon on souffre trop.

Est-ce que tu pourrais nous raconter ton plus grand moment de solitude sur scène ?

Eh bien, je crois que c'était sur cette pièce. J'ai un souvenir mémorable : c'était la générale, il y avait du public, c'était la première année où on jouait le *Legs*. J'avais les cheveux courts, j'avais des piques sur la tête, je n'étais pas maquillée, toujours un fusil sous le bras... J'avais vraiment mauvais goût. Et à cette générale je n'ai fait que des bides. Aucune de mes répliques n'a pris, pas une ! Et j'ai pleuré, j'ai failli m'arrêter en plein milieu de la représentation. Je me disais : « je suis complètement à côté de mes pompes ».

Tu sais comment remonter la pente quand ça arrive ?

Il y a vraiment deux écoles : il y a ceux qui disent que quand ça part mal, c'est fini pour le reste de la représentation ; et d'autres qui disent qu'il faut réussir à sortir de cet état entre deux scènes. Je pense qu'il n'y a pas vraiment de règle.